Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 31

Artikel: L'Assommoir
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185297

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

est âo mein ti parâi. Cein que mè bombardâvè, lè z'autro iadzo, l'est que dein noutre n'abbâyi, mè, qu'été dein lè grenadiers, dévessé mè mettrè po la pararda aprés lo valet à Marque, on crouïo petit botasson, tot écouessi, po cein que l'étâi caporat dein lè mouscatéro.

Ma fâi po lè discou, y'ein a z'u dâi z'adrâi bio, et pi n'est pardié pas lè monsus que lè z'ont ti fé ; lâi a z'u on païsan qu'a rudo bin dévesâ. Tonaire dâi z'ilès coumeint tè débliottâvè cein ! lâo t'ein a fottu dâi « liberté, » dâi « Confédération » et dâi « patrie ; » non de non! que n'est pas question, lè z'autro n'étiont rein à coté. L'est veré que l'a bu âo mein dix iadvo dein la coupe et que monsu Gôlay, césiquie que veind lo dzî, a dû montâ su la chére po lâi revaissâ. Lâi yé vu assebin lo receviâo qu'étâi venu perquie, que mè peinso, po férè pâyi cauquiès z'impou ; mâ cein n'a pas granâ et lo pourro monsu Tsaudet a pésu son teimps. Lâi avâi assebin monsu Bordzau dè pè l'arsenat qu'a z'u po prix onna tiéce de botolliès, que lo lâi cosé bin po que sè pouéssè dessâiti, kâ on m'a de que l'avâi gaillâ avalâ dè pussa ein alleint aveintâ pè lo guelatâ dâo tsaté l'arbéletta dè Gueyaumo Tè et lo chaton dè Vinquélériède que l'avâi peindu per dézo la cantina po férè bio vairè. Enfin ne pu pas vo derè ti clliâo que lâi y'é vu, tot lo contingent lâi étâi et pi que y'avâi dâi bio prix. Y'avâi on cassoton que mè fasâi rudo einviâ et pi assebin onna cassetta dzauna que dâi férè bon bouli dâo lacé dedein. Quand l'ont z'u fini dè bailli clliâo prix, l'ont coumeinci à dansi et su z'allâ férè on tor vai lè bescaumirès et lè comédiens et pi su retornâ férè appliyî.

Cein étâi bin galé, mâ tot parâi cein ne vaut pas la noutra.

L'Assommoir.

Malgré tout le bruit qui s'est fait autour de M. Emile Zola et de ses écrits, dont les journaux français nous entretiennent presque chaque semaine, il est sans doute encore bon nombre de nos lecteurs qui ne connaissent pas l'*Assommoir*, dont on a tant parlé. Et comme cet ouvrage, vrai type du genre naturaliste, a été arrangé pour la scène et sera représenté sur notre théâtre, le 5 août, par l'excellente troupe parisienne de l'*Ambigu*, nous saisissons cette occasion d'en donner l'analyse succincte.

L'Assommoir est ainsi nommé parce que dans le langage des ouvriers, de ceux qu'aime à peindre Zola, un débit de liqueurs s'appelle un assommoir, c'est-à-dire un lieu où l'on débite de l'eau-de-vie assez forte pour assommer, pour griser subitement ceux qui se l'ingurgitent. C'est dans une de ces gargottes que les personnages du roman vont fréquemment boire et causer. Mais le vrai titre du livre serait : *Histoire de la blanchisseuse Gervaise, de son premier amant Lantier et de son mari Coupeau.* Ce petit drame peut se résumer en quelques lignes. Dès sa jeunesse, Gervaise a eu pour amant Lantier, le chapelier; de leurs relations sont nés deux enfants, Claude et Etienne. Lantier et Gervaise vivent à Paris avec un peu d'argent qui devait leur servir à monter une chapellerie; mais Lantier est paresseux, prodigue et aime à s'amuser. La connaissance qu'il fait d'une nommée Adèle le détache subitement de Gervaise, qu'il abandonne bientôt. Un ouvrier zingueur nommé Coupeau, séduit par la gentillesse de Gervaise, lui déclare son amour et l'épouse. Laborieux l'un et l'autre, ils font des économies qui doivent bientôt servir à ouvrir pour Gervaise une boutique de blanchisseuse. Malheureusement Coupeau, qui travaillait sur les toits, fit une chute et se blessa grièvement; la maladie fut longue, et 600 francs qu'ils avaient épargnés furent rapidement dépensés. Mais un voisin, le forgeron Goujet, ayant apprécié les qualités de Gervaise, lui prêta 500 francs pour qu'elle pût ouvrir sa boutique de blanchisseuse. Ce projet se réalisa; Gervaise, laborieuse et économe, gagnait de l'argent et était heureuse. Coupeau se mit à boire, Gervaise elle-même devint un peu gourmande et moins économe; de là des dettes. On voit ensuite Lantier revenir en scène; Coupeau l'introduit chez lui, il vient s'asseoir de temps en temps à la table des époux Coupeau, puis bientôt il loge chez eux. Un soir que Coupeau est rapporté dans un état d'ivresse repoussant, Gervaise n'éprouvant plus pour lui que de l'indifférence, renoue des relations coupables avec son premier amant. A partir de ce moment, elle s'engage de plus en plus dans une misère dégradante. Son mari devient fou et meurt dans un hospice d'aliénés. Gervaise, qui n'a plus de travail, se livre à la débauche; tout le monde la repousse, excepté Goujet qui l'aime toujours. Mais bientôt le souvenir de l'avilissement où elle est tombée lui revient, et il se sépare d'elle. Enfin, traînant encore quelque temps son existence de plus en plus misérable, Gervaise meurt dans une espèce de trou, abandonnée de tout le monde.

Si l'*Assommoir* a fait sensation, c'est plus par la forme que l'auteur donne à son récit que par l'intérêt qu'un tel sujet peut inspirer; la crudité des détails et du langage y est portée à un tel point qu'on est souvent tenté de rejeter le livre; mais en même temps on se sent irrésistiblement attiré par la vivacité, par le réalisme des peintures, et, malgré soi, on admire le talent de l'auteur et l'on comprend la vogue de ses ouvrages qui, quoi qu'on en dise, auront toujours de nombreux lecteurs. Sans approuver ce genre de littérature, nous allons citer une page de l'*Assommoir*, prise dans la scène du *Lavoir*, sauf à l'entrecouper de temps en temps de points suspensifs. Germaine est allée dans un lavoir public avec le peu de linge qui lui reste; à peine s'y est-elle installée auprès d'une voisine, Mme Boche, qu'elle apprend par ses enfants que Lantier est parti avec Adèle, après avoir déposé au Mont-de-Piété tous les vêtements de Germaine, qui éclate en sanglots. Tout à coup apparaît la grande Virginie, sœur d'Adèle, qui sait tout et semble n'être venue dans ce lieu que pour narguer les douloureux ressentiments de la pauvre délaissée. Alors Mme Boche de s'écrier :

« Elle rit de vous voir pleurer, cette sans-cœur, là-bas. Je

mettrais ma main au feu que son savonnage est une frime... Elle a emballé les deux autres et elle est venue ici pour leur raconter la tête que vous feriez. »

Quand Gervaise aperçut devant elle Virginie, au milieu de trois ou quatre femmes parlant bas, la dévisageant, elle fut prise d'une colère folle. Le bras en avant, cherchant à terre, tournant sur elle-même, dans un tremblement de tous ses membres, elle marcha quelques pas, rencontra un seau plein, le saisit à deux mains, le vida à toute volée.

— Chameau, va! cria la grande Virginie.

Elle avait fait un saut en arrière, ses bottines seules étaient mouillées. Cependant, le lavoir, que les larmes de la jeune femme révolutionnaient depuis un instant, se bousculait pour voir la bataille. Des laveuses, qui achevaient leur pain, montèrent sur des baquets. D'autres accoururent, les mains pleines de savon. Un cercle se forma.

— Ah! le chameau! répétait la grande Virginie. Qu'est-ce qui lui prend à cette enragée-là!

Gervaise en arrêt, le menton tendu, la face convulsée, ne répondait pas, n'ayant point encore le coup de gosier de Paris. L'autre continua :

— Va donc! C'est las de rouler la province, ça n'avait pas douze ans...

Un rire courut, Virginie, voyant son succès, se rapprocha de deux pas, redressant sa haute taille, criant plus fort :

— Hein! avance un peu, pour voir, que je te fasse ton affaire! Tu sais, il ne faut pas venir nous embêter ici. Est-ce que je la connais moi cette...? Si elle m'avait attrapée, je lui aurais joliment retroussé ses jupons; vous auriez vu ça. Qu'elle dise seulement ce qu'on lui a fait. Dis, rouchie, qu'est-ce qu'on t'a fait?

— Ne causez pas tant, bégaya Gervaise. Vous savez bien... On a vu mon mari hier soir... Et taisez-vous, parce que je vous étranglerais, bien sûr.

— Son mari! Ah! elle est bonne, celle-là!... Le mari à madame! comme si on avait des maris avec cette dégaine!... C'est pas ma faute s'il t'a lâchée. Je ne l'ai pas volé, peut-être. On peut me fouiller... Veux-tu que je te le dise, tu l'empoisonnais cet homme! Il était trop gentil pour toi... Avait-il son collier au moins? Qui est-ce qui a trouvé le mari à madame?... Il y aura récompense...

Les rires recommencèrent. Gervaise, à voix presque basse, se contentait de murmurer :

— Vous savez bien, vous savez bien... C'est votre sœur, je l'étranglerais votre sœur...

— Oui, va te frotter à ma sœur, reprit Virginie en ricanant. Ah! ma sœur! C'est bien possible, ma sœur a un autre chic que toi... Mais est-ce que ça me regarde? est-ce qu'on ne peut plus laver son linge tranquillement! Flanque-moi la paix, entends-tu, parce qu'en voilà assez! Et ce fut elle qui revint, après avoir donné cinq ou six coups de battoir, grisée par les injures, emportée. Elle se tut et recommença ainsi trois fois :

— Eh bien! oui, c'est ma sœur. Là, es-tu contente? Ils s'adorent tous les deux. Il faut les voir se bécoter!...

. . . . . .

Gervaise tourna, chercha une fois par terre, et ne trouvant que le petit baquet, elle le prit par les pieds, lança l'eau du bleu à la figure de Virginie.

— Rosse! elle m'a perdu ma robe! cria celle-ci, qui avait toute une épaule mouillée et sa main gauche teinte en bleu. Attends, gadoue!

A son tour, elle saisit un seau, le vida sur la jeune femme. Alors une bataille formidable s'engagea. Elles couraient toutes deux le long des baquets, s'emparant des seaux pleins, revenant se les jeter à la tête. Et chaque déluge était accompagné d'un éclat de voix. Gervaise elle-même répondait à présent.

— Tiens, saleté!... Tu l'as reçu celui-là. Ça te calmera le...

— Ah! la carne! Voilà pour ta crasse. Débarbouille-toi une fois dans ta vie.

— Oui, oui, je vas te dessaler, grande morue!

— Encore un!... Rince-toi les dents, fais ta toilette pour...

Elles finirent par remplir les seaux aux robinets. En attendant qu'ils fussent pleins, elles continuaient leurs ordures. Les premiers seaux, mal lancés, les touchaient à peine. Mais elles se faisaient la main. Ce fut Virginie qui la première en reçut un en pleine figure; l'eau, entrant par son cou, coula dans son dos et dans sa gorge... Elle était encore tout étourdie, quand un second la prit de biais, lui donna une forte claque contre l'oreille gauche, en trempant son chignon, qui se déroula comme une ficelle. Gervaise fut d'abord atteinte aux jambes; un seau lui emplit ses souliers, rejaillit jusqu'à ses cuisses; deux autres l'inondèrent aux hanches. Bientôt, d'ailleurs, il ne fut plus possible de juger les coups. Elles étaient l'une et l'autre ruisselantes de la tête aux pieds, les corsages plaqués aux épaules, les jupes collant sur les reins, maigries, roidies, grelottantes, s'égoutant de tous les côtés, ainsi que des parapluies pendant une averse.

— Elles sont rien drôles! dit la voix enrouée d'une laveuse.

Le lavoir s'amusait énormément.

On s'était reculé pour ne pas recevoir les éclaboussures. Des applaudissements, des plaisanteries montaient, au milieu du bruit d'écluse des seaux vidés à toute volée. Par terre, des mares coulaient, les deux femmes pataugeaient jusqu'aux chevilles. Cependant Virginie, ménageant une traitrise, s'emparant brusquement d'un seau d'eau de lessive bouillante, qu'une de ses voisines avait laissé là, le jeta. Il y eut un cri. On crut Gervaise ébouillantée. Mais elle n'avait que le pied gauche brûlé légèrement. Et, de toutes ses forces, exaspérée par la douleur, sans le remplir cette fois, elle envoya un seau dans les jambes de Virginie qui tomba.

Toutes les laveuses parlaient ensemble.

— Elle lui a cassé une patte!

— Dame! l'autre a bien voulu la faire cuire!

— Elle a raison, après tout, la blonde, si on lui a pris son homme!

Madame X. est d'une laideur invraisemblable. Une de ses amis disait d'elle l'autre jour :

— Voilà une femme qui pourrait contribuer pour une large part à l'embellissement de la ville.

— Et comment ça?

— En ne sortant pas de chez elle.

Nous avons pris bonne note de toutes les demandes qui nous ont été adressées pour l'*Astronomie populaire* de M. Flammarion; qne les souscripteurs ne s'impatientent pas, ils seront servis très prochainement.

AVIS. — Dès le 15 courant, nous aurons le regret de supprimer l'envoi du jonrnal à nos abonnés de l'étranger qui n'ont pas encore réglé leur abonnement.

Le mot de l'énigme de notre précédent numéro est *ennui*. La prime a été gagnée par M. Blondel, à Avenches.

L. MONNET.

PIANOS GARANTIS

J.-S. GUIGNARD et Cᵉ

32, Grand St-Jean, Lausanne.

Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*

HARMONIUMS